

## Sujet de l'inconscient, sujet du signifiant : radiographie

Pierre Danhaive

Un signifiant, fût-il désolidarisé de son signifié – ce qui va de soi puisque, fait d'éléments séparés et de coupures, (des lettres, espaces et ponctuations délimitent des phonèmes) il est discontinu, troué, et donc morcelable lorsqu'il est parlé, falsifiable, pas si fiable – ne peut représenter le sujet que s'il interprète un autre signifiant dans un discours. Un signifiant second ( $S_2$ ), voire une phrase, représente un sujet pour un signifiant premier ( $S_1$ ), exclu. Et ainsi de suite...

Le sujet est un effet de l'inconscient qui vient trouer le langage de la connaissance. Il n'est pas simplement différence synchronique entre signifiants, ni entre signifiant et signifié, mais « différence »<sup>1</sup> (diachronique), déformation continue du signifiant dans la parole, déroulée dans le temps.

Le sujet apparaît-disparaît tout au long de la chaîne des  $S_2$  (l'Autre), non identifié, toujours déjà périmé là où il est attendu. Car le signifiant n'arrête jamais sa course, se transformant sans fin au gré des phrases et des discours. L'association libre, fondement de l'analyse, n'a d'ailleurs pas d'autre but que sa poursuite.

Le sujet qui nous occupe est donc pur effet de langage, dans la mesure où il résulte d'un acte de parole, il est cet acte même qui le plonge dans l'Autre et lui ravit ce qui serait la jouissance naturelle, immobile, incestueuse.

---

1. Nous avons emprunté ce néologisme à Derrida dans un précédent travail, « Autrement dit : différence ou différance ? », in *Bulletin freudien*, 2002/39.

Exilé de la jouissance de par sa néoténie (réelle), son inadaptation foncière à son environnement qui le réduit à la merci de l'Autre (symbolique), le sujet humain se constitue d'une perte entre deux signifiants, une « différence » due à la diachronie de la parole, qu'il tente de récupérer (imaginativement) en s'identifiant à une image. Car La langue universelle n'existe pas, qui serait langue de Babel, homologue de l'instinct animal où tout stimulus appelle la réponse adéquate, sous peine de mort.

Oui, Marie-Jeanne Segers<sup>2</sup>, l'exil du sujet est donc toujours déjà là, phénomène de langage, exil dans la langue, avant de devenir aussi, pour l'immigré, un exil de *lalangue*.

Pourquoi celui-ci erre-t-il doublement ?

Venu avec *lalangue* maternelle qui est la sienne dans un pays de langue étrangère, différente au sens de l'hétérogénéité (synchronie), et différant aussi au sens de l'altérité<sup>3</sup> (diachronie), il arrive en un lieu Autrement organisé, où non seulement la langue change, mais également les modalités de la prise de parole, acte de sujet, comme nous l'avons dit. Car si, comme nous le rappelle M-J. Segers, la culture est le discours de l'Autre dans la langue maternelle, celui-ci codifie les relations entre les signifiants (S<sub>1</sub>-S<sub>2</sub>), le sujet (\$), et la perte (a) qui en résulte. Ainsi, la perte qu'il subit en cheminant d'un signifiant à l'autre ne lui est plus familière, il ne s'y retrouve plus en tant que sujet. Il ne s'y retrouve plus, en tant que son *Moi* (spéculaire) a construit sur cette perte une identification qui lui tenait lieu d'identité.

En effet, la lettre qui se perd dans la parole se métaphorise en partie du corps perdu dont la quête éperdue correspond à la constante poussée pulsionnelle qui le relie aux autres ; prenant place dans un fantasme, elle aiguillonne le désir jamais assouvi qui donnera au sujet une illusion d'être.

Toute la bonne volonté du sujet immigré n'y peut mais, car sa structure est celle du signifiant, et, devant l'absurdité foncière de l'inconscient, calqué sur la suite des lettres, dont certaines sont impossibles<sup>4</sup>, il lui est bien difficile (sinon impossible) de remplacer les « effaçons » qui ont permis à ses pairs de pallier cet inconcevable, ce réel. Pour le dire autrement : la pulsion qui *autrifie* la libido – i.e.

---

2. Ce texte répond à celui de Marie-Jeanne Segers, « Phénoménologie d'un double exil », publié dans ce numéro du *Bulletin Freudien*.

3. Selon le dictionnaire historique d'Alain REY, l'altérité : diversité, altération, implique une différence par changement, alors que l'hétérogénéité, composée d'éléments de nature différente, implique une origine différente.

4. J. Lacan, les chaînes de Markov, dans le séminaire sur « La lettre volée », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 51.

qui fait les relations humaines – n'a pas les mêmes clés dans la nouvelle culture.

La lettre n'est autre (insistons !) que la trace, dans *lalangue*, de la perte due à la parole, qui divise le sujet... en le créant. Car si le langage est de l'Autre, la parole est invention du sujet qui s'y risque, acte créateur d'un *Je* qui tente de conjurer sa déréliction d'infans exilé de la nature. Et puisque, comme nous le savons, la pulsion est le mythe, l'*organon* qui relie corps et inconscient, son objet, dit par Lacan : *a*, est commun au corps et au signifiant. Lettre et objet *a* désignent un trou, un rond brûlé dans le symbolique, un réel. L'une, par excès ou par défaut, laissera à qui sait l'entendre, une signification dans l'équivoque, l'autre donnera aux orifices pulsionnels leur connotation de cicatrices aux lèvres desquelles palpète la jouissance<sup>5</sup>.

Double exil donc, que celui de l'immigré qui, déjà chassé de la jouissance par son engagement dans la parole, par l'*a-séparation*<sup>6</sup> d'avec son premier Autre maternel, germe d'angoisse pour tout *parlêtre*, ne peut reconnaître dans la nouvelle langue qu'il fréquente la lettre dont la perte l'a fait sujet, pas plus que l'index, le nom qu'ont donné ses ancêtres à ce manque dans le symbolique.

Il est intéressant à ce titre, de soulever la question du Nom-du-Père, très insistante chez les Musulmans, par exemple, étrangers dans une culture, la nôtre, ou ce *re-père* tend à devenir obsolète, ce qui permit sans doute à J. Guillebaut, cité par M.-J. Segers<sup>7</sup>, de parler d'apocalypse. En effet, surenchérisant sur la précarité, de structure, du sujet, la disparition du patriarcat, la mort de Dieu, semblent le priver de ses dernières références. L'Autre du signifiant, comme nous l'avons dit, pas si fiable, était *pacifiable* par le nom d'un Un qui nous y assurait un toi (t), en même temps qu'il en dictait la loi.

Mais cette place d'exception n'existait que par un acte de foi du sujet, en ce Père et ce nom.

Apocalypse... *and now* ?

Si le Nom-du-Père, réduit à sa copule (du), ne nomme désormais personne, si, comme l'œil du Cyclope aveuglé, le Phallus n'est plus que trou... adjectivé, le nouveau sujet, immigré ou non, pourra-t-il s'en passer ?

- 
5. C'est à ce carrefour logique que, dans la cure, le psychanalyste posera son acte, au moment où, à la faveur de la pulsion, s'affrontent deux signifiants sur la surface de Möbius.
  6. Qui peut s'entendre comme la séparation d'avec la mère, la séparation du *a*, ou l'impossible séparation.
  7. Marie-Jeanne Segers, op. cit.

En effet, *Phallus* est le nom donné par Freud à l'index de la prééminence du père sur ses enfants, qui fait écho à l'archaïque dominance du mâle sur la femelle.

Lacan en fit le signifiant de la jouissance forclosée du symbolique, qui, une fois assumée la castration, est récupérée par le réel du sexe.

Ce signifiant, en place d'exception fondatrice – qui s'écrit :  $S_1$ , (*est-ce Un ?*) lettre exclue au lieu de l'Autre – est interprété par l'*essaim* des  $S_2$ .

Pour un Lacan plus tardif, ce signifiant des signifiants, ce référent de toute *bedeutung* n'existe qu'en tant qu'il manque, qu'en temps qui manque, pour dire.

D'abord attribut d'un Un qui se désigne lui-même et sexualise le désir issu d'un manque à être, le Phallus s'adjectivise en *fonction phallique*, en simple fonction métaphorique... sexuée.

Mais pouvons-nous le supporter ?

Sans doute est-ce à chacun d'y répondre. Sans nul doute aussi appartient-il à un psychanalyste d'en répondre.

Risquons-nous donc à dire : je parle, ou j'écris, parce que je traque la juste lettre qui ferait correspondre sans perte un signifiant à son signifié. Je poursuis la chimère qui ferait de l'ensemble des signifiants une vraie chaîne sans maillon manquant – qui d'ailleurs, sitôt abordée, conduirait de suite à sa fin, (et la mienne) inexorablement. Je suis sur la trace de ce *Missing Link* qu'est mon inconscient, de ce trou qui se creuse dans mon dire et qui cause mon désir.

Ce que je cherche est une lettre perdue, assimilée à un signifiant refoulé, mot ultime qui dirait le vrai sur le vrai, sur ce que je suis, un signifiant forclus du simple fait de parler, car la plénitude de la jouissance m'est *inter-dite* – la seule possible, dans le dire, est phallique, écornée, ou elle n'est pas.

Pour tenter d'effacer cette insupportable perte, je me suis construit, au fil de mon avènement de sujet, quelques objets pris au corps de l'Autre, ce reflet auquel s'adresse ma demande (d'amour), des objets-lettres dont mes pulsions ne peuvent que faire le tour, car la jouissance m'est *impossible*, puisque, de par ma néoténie, le réel est inatteignable.

Il ne reste à mon *impuissance* qu'à adorer dans l'Autre cet Un qui ne répond pas, ce fantôme de l'ancêtre dominant et jouissant, car... muet. Il ne me reste qu'à aimer l'Un-Père, puissant par définition, (puisque je suis là) que je fais exister pour tenter d'éviter la faillite du réel.

Au pied de cette image d'exception, je n'en finis pas de déposer le bilan de mon humaine condition de sujet barré par le langage. « Je » parle, coupé à jamais de cet objet-trou qui l'aurait fait jouir, ce « je », si, sujet, il n'avait pas été.

« Moi, la vérité, je parle... » d'un sujet que j'aurai été, le temps d'y croire.